

« **Didactiques de l'accordage affectif pour temps d'effondrement** » in Maryvonne Arnaud & Philippe Mouillon, « Paysage-animal », *LocalContemporain*, n° 11, novembre 2019, p. 15-19.

Yves Citton

Faire le veau.

Didactiques de l'accordage affectif pour temps d'effondrement

Faire le veau. Laurent Four a mis son art de berger au service d'une expérience, sous forme d'une performance multi-espèces qui tenait autant de la mise en champ que de la mise en scène. Cinq humains s'introduisent prudemment dans un troupeau d'une quinzaine de vaches et se couchent dans l'herbe, avec consigne des rester parfaitement immobiles. La curiosité pousse vite les animales à se rapprocher des corps couchés, qu'elles entreprennent parfois de lécher. Après quelques minutes, les humains se mettent à parler aux bêtes, puis se relèvent très, très lentement, avant de s'éloigner en appelant à eux les vaches, qui, si tout se passe comme prévu, se mettent alors à les suivre, comme si elles étaient attirées par un lien affectif né de cette cérémonie.

Les humains ont « fait le veau ».

Les vaches leur ont donné une leçon d'accueil riche d'enseignements – à l'heure où la coexistence multi-espèces aussi bien que multiculturelle mérite de devenir le soin majeur de nos modernités écocidaires.

La nocivité des regards focalisés. La première consigne fournie par Laurent Four mérite de nous arrêter : surtout ne jamais regarder une vache dans les yeux lorsqu'on veut s'en approcher pour la première fois avec des intentions pacifiques ou aimantes. Un regard frontal, focalisé sur le visage de l'être qui nous fait face, serait perçu comme une menace d'attaque imminente. L'attention humaine, lorsqu'elle est focalisée, participe toujours un peu d'une chasse. Elle est structurellement extractiviste, même lorsqu'elle n'est pas particulièrement agressive. Sa question, répétée des centaines de fois par minute, à chaque saccade oculaire, est : que puis-je extraire d'intéressant, d'utilisable, d'appropriable, de ce que j'ai présentement sous les yeux ?

Que cette chasse aux affordances (c'est-à-dire aux « prises » que l'environnement peut donner à nos actions forcément égocentrées) débouche souvent sur une chasse à mort, dont l'objet de nos regards fait les frais, voilà ce que les vaches ont très bien compris. Les photographes aussi, comme le souligne Maryvonne Arnaud, lorsqu'elle évoque les problèmes (éthiques, mais peut-être plutôt éthologiques) que pose le fait de « prendre » (pour cible et pour butin) un animal, humain ou non, en photo.

On peut en tirer une première invitation : là où nous n'avons pas de bonne raison de nous sentir menacés, commençons par nous approcher de celles et ceux avec qui nous souhaitons coexister sans les regarder en face. Ayons cette « humilité » de regarder l'*humus* (racine étymologique de « l'humain », comme le rappelle Daniel Bougnoux), ou le ciel, ou le paysage, plutôt que de les cibler dans notre collimateur si impérialistement visuel. Donnons-nous le temps de les écouter et de les humer, avant de les scruter. Donnons-nous le temps de la distraction, pour entendre les bruits de fond derrière le déferlement d'informations, de signaux, de notifications.

Ça remue en relations. Les humains ne se conforment pas toujours aux consignes. Dans le champ de Vizille où les vaches s'étaient approchées d'une jeune femme couchée faisant le veau, nous qui les regardions de loin – attentifs, focalisés – avons perçu un mouvement collectif soudain et brusque de retrait. Au lieu de rester parfaitement immobile, la femme avait dû bouger, imperceptiblement (pour nous).

Qu'est-ce que ce remuement collectif, instantané et parfaitement synchronisé ? Roland Barthes parlait de comportements en « bancs de poissons » induits par les médias de masse inventés

au XX^e siècle. Brian Massumi et Jacopo Rasmi caractérisent comme des « médiations immédiates » certains effets de participation commune à une commun(ica)tion en train de se faire. Daniel Bounoux, qui nous aide à penser cette commun(ica)tion depuis bientôt trente ans, retrouve dans la notion d'« intime », telle que l'élabore François Jullien, cet état de relation qui nous traverse pour nous constituer de l'intérieur, avant même que quoi que ce soit puisse y circuler au titre d'une « information ».

Ce remuement collectif synchronisé se situe en deçà de tout appareil de communication ainsi que de toute théorie du signal. Davantage encore que d'un « état » de relation, il participe d'une « dynamique » de la relation : *ça remue ensemble, parce que ça sent ensemble*. Ça sent bon : on s'approche. Ça sent mauvais : on s'éloigne. Ça bouge : on s'enfuit. Tout cela se fait d'instinct – notion qui, en anglais et en allemand, suggère elle aussi que ça remue (*in-stink*). Cet instinct, que psychologues et cognitivistes ont tendance à situer dans l'individu, pourrait toutefois être localisé dans la relation même. Les vaches rassemblées autour du corps couché n'ont peut-être pas toutes vu le mouvement de la jeune fille : elles ont réagi ensemble à une situation de remuement, où le geste, l'odeur ou le souffle de la voisine sont aussi importants que le comportement du faux veau. C'est la situation qui a bougé – manifestant ainsi la dynamique de relation constitutive non seulement du troupeau, mais de chacune de ses membres.

Une analyse post-individualiste de ce remuement collectif peut s'exprimer en termes de *relations*, et se nourrir de tout ce qu'Édouard Glissant a insufflé dans ce mot. Elle pourrait aussi mobiliser le vocabulaire des *attachements*, et reprendre à Bruno Latour l'ambivalence constitutive de ce qui nous lie ensemble, depuis les enchaînements asservissants jusqu'aux liens qui libèrent. De fait, la mise en champ proposée par Laurent Four fournit une illustration saisissante de ces dynamiques d'attachement : non seulement les vaches ressemblent à des marionnettes tirées par un même réseau de fils lorsqu'elles s'écartent simultanément et brusquement du corps couché suite à un mouvement inopiné, mais elles paraissent magnétiquement attachées à l'humain-fait-veau-fait-berger, lorsque celui-ci se relève doucement en les appelant pour les attirer à lui et les enjoindre de le suivre.

Ça coexiste par accordage affectif. Mais c'est peut-être chez Daniel Stern qu'on trouvera le vocabulaire le plus suggestif pour comprendre le type d'envoûtement propre à nos remuements collectifs. Observant les relations qui se trament entre le nourrisson et sa maman, il parle d'*accordage affectif* pour désigner le processus grâce auquel se met en place une communion préverbale qui servira de toile de fond à toute communication ultérieure. La mère ne « répond » pas à l'enfant, même si une analyse superficielle pourrait croire qu'une sorte de dialogue s'instaure entre eux. Ils s'ajustent plutôt autour de rythmes, de tonalités, de rituels et de tonicités partagées, qui relèvent de phénomènes musicaux d'accordage (avant et pendant le concert) ou de résonance (qu'Alain Faure invite à reprendre de Hartmut Rosa), bien davantage que du modèle classique de la communication (avec son émetteur, son code, son signal, son message et son destinataire).

Ce sont les nécessités de ce processus d'accordage affectif qui expliquent le besoin de ne pas regarder les vaches les yeux dans les yeux lorsqu'on s'approche d'elles pour la première fois. Il faut que d'autres sens (voix, souffles, odeurs, chaleurs) se pré-concertent avant que l'échange puisse commencer. Les gazouillis et écholalies de la mère et du nourrisson se transforment en micro-mouvements du visage, en micro-variations de tonalité, en pré-accélération rythmiques dans nos conversations entre adultes. En nous apprenant à devenir veaux et bergers, Laurent Four nous permet de remonter aux dynamiques pré-individuelles par lesquelles cet accordage affectif rend possibles nos coexistences pacifiques, et parfois amoureuses, à la surface de cette planète.

S'il est un apprentissage que devraient prioriser les Instituts en charge de la formation des formateurs – qui ne devraient être ni des « maîtres », ni de simples « enseignants », mais bien des concerteurs, sachant à l'occasion être déconcertants – c'est bien celui de cet accordage affectif. En faisant porter l'essentiel des recrutements par concours sur la maîtrise des contenus à transmettre, et en faisant de la parole experte d'autorité le parangon de la communication enseignante, le système éducatif français peuple les écoles de virtuoses artificiellement assourdis aux besoins d'accordage

préalables à tout concert. Tout futur instituteur devrait apprendre à faire le veau, pour mesurer ce que les figures dont il essaiera de transmettre la reconnaissance doivent à la toile de fond de l'accordage affectif.

Défaire la plantation. L'expérience mise en champ à Vizille permet en effet d'illustrer la distance – à la fois énorme et néanmoins continue – qui distingue le dressage impérieux de la coexistence respectueuse. Le glissement est imperceptible entre le besoin d'apprendre et la richesse à prendre. Au cours des cinq derniers siècles, la colonisation du monde par la soif européenne de pouvoir et de profits a progressivement transformé la plupart de nos milieux de vie en plantations extractivistes : on brûle, on bulldoze ou on bétonne les environnements multi-espèces préexistants, pour imposer une monoculture (canne à sucre, coton, acier, poulets en batterie, consommateurs en centres commerciaux), qui cherche à extraire un maximum de profit sans se soucier ni du renouvellement des ressources exploitées, ni des effets secondaires de cette exploitation. Plus encore que d'Anthropocène, Androcène, Capitalocène, c'est de Plantationocène qu'il faudrait parler pour épingler notre époque, où tout, toutes et tous, nous trouvons embrigadés dans une énorme entreprise – énormément inégalitaire et finalement autodestructrice – nous apprenant à prendre tout ce qui peut être pris, sans nous soucier d'apprendre comment coexister durablement.

Écouter le berger nous aide à comprendre qu'il faut aussi commencer par donner (des graines, de l'eau, de la nourriture, des soins, du respect) avant de pouvoir prendre. Pour gagner la confiance du troupeau, le berger a dû commencer par baisser les yeux, regarder l'humus, émettre des gazouillis et laisser son odeur parler pour lui. Le regard en face-à-face, les commandements impérieux sont bien à l'horizon de son métier de berger, mais ils seront autre chose qu'une pure violence dans la mesure où l'attachement (réciproque, sinon égal) aura commencé par s'exposer et se soumettre à la venue, à la présence, aux besoins et aux peurs des autres coexistants.

La mise en champ du paysage>animal. C'est cette acceptation d'un moment d'exposition, préalable à toute coexistence durable, qu'incarnent les corps immobiles couchés dans le champ de Vizille. Faire le veau participe d'une humilité qu'il serait à la fois juste et exagéré d'appeler « sacrificielle » : on s'y expose certes désarmé à des remuements incontrôlés et inquiétants (qui sait si telle vache ni piquera pas la mouche, en nous piétinant le visage au passage ?), mais il y va de tout sauf de choisir la mort, puisque ce sont bien les conditions de la vie (commune) qui requièrent ces rituels préalables à toute coexistence durable.

C'est toutefois l'opposition même entre prendre et donner qui se trouve neutralisée dans ce moment pré-individuel d'accordage affectif. Il s'agit d'apprendre à être présents avec, à remuer ensemble, à *sentir ensemble* – au double sens de « percevoir », mais aussi de « puer ». La coexistence est facile – mais généralement pauvre – avec celles et ceux qui sentent exactement comme nous. Le défi de la coexistence vient de ce que les autres remuent rarement leurs corps sans remuer des odeurs pas toujours plaisantes à nos narines, salutairement diverses dans leurs sensibilités. On le sait, l'effondrement n'est pas à venir, mais en cours – et c'est fondamentalement celui de cette diversité étouffée par le Plantationocène.

Faire le veau, c'est – momentanément et performantiellement : par un geste mis en scène mais néanmoins vecteur d'une transformation réelle – éprouver la relation qui trame nos vies en deçà de nos comptes, décomptes et mécomptes individualisés. Du monde focalisé des figures (obsessionnellement chiffrées par la financiarisation capitaliste), nous régressons vers l'humus flou de l'arrière-fond qui soutient tout ce qui vit – sans plus parvenir à le supporter sous le poids de nos abus. De l'animal-acteur (de l'univers humain), nous devenons animal-décor (de l'univers bovin).

La mise en champ de l'accordage affectif nous apprend – animaux parmi les animaux – à *être paysage* : lieu multiple et composite, relation singulière et frappante d'éléments pré-individués, dynamique de stabilité et de motilité en tension et en réajustements permanents. Reconsidérer le paysage du point de vue animal, comme nous invitent à le faire Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon, implique le paradoxe de devenir soi-même immobile (comme lorsqu'on fait le veau) pour « faire paysage » (puisque notre idée dominante du paysage contemple quelque chose de stable),

tout en trouvant dans cette immobilité un mode de relation avec ce qui, dans le paysage, vit, vibre, résonne, concerte – bref, avec ce qui, dans le paysage vécu sans médiation technique, remue des mouvements collectifs et des odeurs particulières de la vie animale.

En énième variation sur l'idéogramme chinois associant la montagne et l'eau pour exprimer le paysage, on pourrait encapsuler le paysage>animal dans l'expérience d'une coexistence symbiopoétique entre tous les êtres prêts à s'aventurer par mondes et par veaux.